



Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7° - INV. 34-14

*Ta voix
et ton visage...*



Ta voix et ton visage, ma camarade qui est tombée, nous voulons l'évoquer plus encore dans ce numéro spécialement consacré au souvenir, parce que nous t'aimons toujours, parce que nous te sommes fidèles, parce que l'indifférence apparaît comme le plus terrible de nos maux. Lorsque, sous l'oppression, nos cœurs déchirés battaient à l'unisson, aurions-nous jamais pensé que la délivrance nous trouverait si lasses et si désabusées?

Ta voix et ton visage, ma camarade disparue, nous aident à chasser le découragement, à maintenir en nous le souci de la France, qui va de pair avec le souci de l'humanité, car tel est son destin civilisateur. Aujourd'hui, dans le sang, la violence, les régressions barbares, les progrès scientifiques terrifiants, le conflit orgueilleux des volontés de puissance, un monde nouveau essaie de s'organiser, un « monde fini », selon le mot de Paul Valéry. Que pèse notre effort, dans ce gigantesque avènement? Ce n'est pas à nous d'en juger. Le monde sera toujours sauvé par l'amour, et son ordre le plus pur repose sur le renoncement.

Ta voix et ton visage, ma camarade survivante qui habite parfois à des centaines de kilomètres de nous, parfois au-delà des mers, nous aidons à les retrouver dans ce bulletin où tu écris, où tu es évoquée par une autre. Nous nous sentons mystérieusement plus fortes lorsque nous retrouvons, intacte, la vieille solidarité du camp et la joie d'une communauté d'idéal. Voix et Visages reflète notre union. C'est pourquoi nous avons apporté tous nos efforts pour l'améliorer, lui donner plus d'importance, plus de diffusion. Mais c'est à toutes qu'il appartient de le rendre à chaque fois plus digne des femmes de la Résistance Française.

O POUR CENT : LE PRIX DE LA LIBERTÉ !

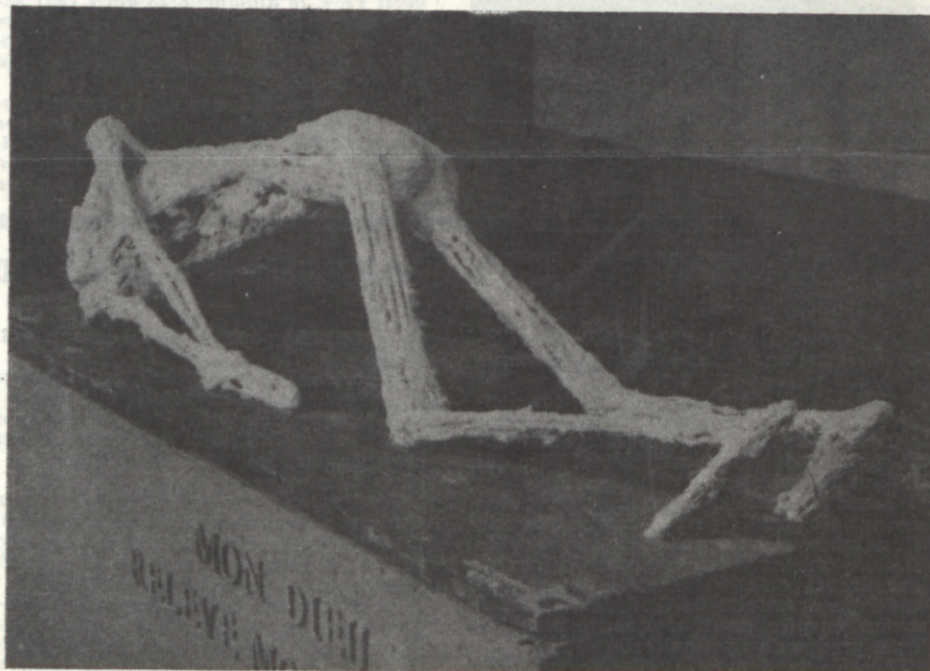
DOUZE ANS SEULEMENT après la libération, on veut faire disparaître du Conseil d'administration de l'Office National les survivantes des camps de concentration.

Par un arrêté du 30 mars 1957, le Ministre des Anciens Combattants vient de fixer la répartition des cent sièges attribués aux représentants des diverses catégories de ressortissants, sans en réserver un seul aux femmes déportées de la Résistance, ni aux familles de nos camarades disparues.

Cent sièges attribués aux combattants de tous les fronts et aux victimes de la guerre (associations d'anciens combattants, de prisonniers de guerre, d'invalides pensionnés, de veuves de guerre, de S.T.O., de sinistrés), mais pas le 99^e pour l'Association Nationale des Anciennes Déportées et Internées de la Résistance. La stupeur a fait place à l'amertume, puis à la tristesse de voir notre pays si oublieux du prix qu'il a payé sa liberté.

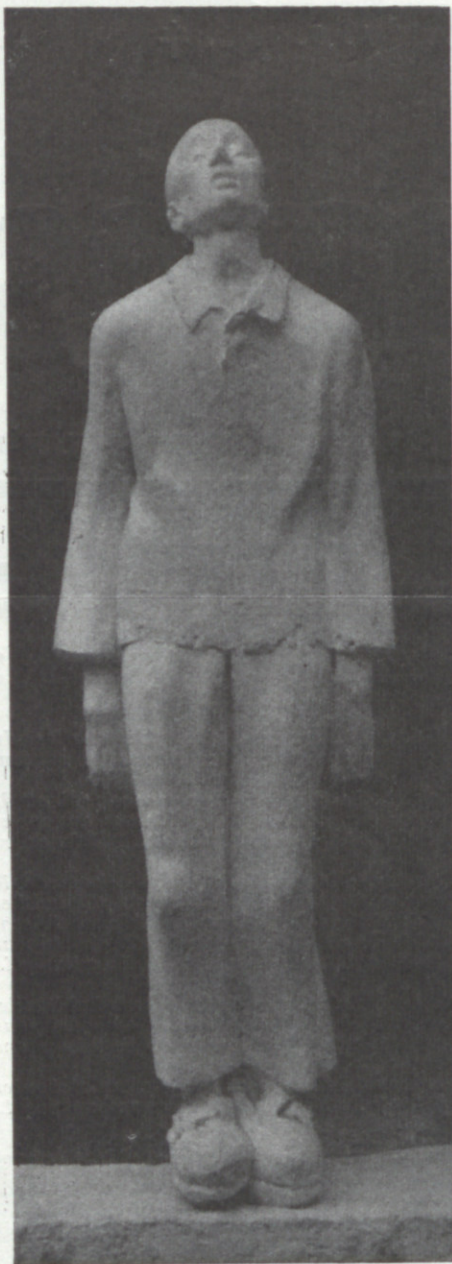
L'A.D.I.R. a fait savoir au Ministre qu'elle entendait sortir de sa réserve habituelle. A Ravensbrück, quand les médecins S.S. arrachaient nos mères et nos malades pour les assassiner de l'autre côté du mur, nous nous sommes juré que nous ne laisserions jamais se refermer sur elles la porte de l'oubli.

Douze ans seulement se sont passés et nous voilà déjà acculées à nous arc-bouter contre cette lourde porte. On peut compter sur nous. Nous n'abandonnerons pas la place que la Nation doit aux femmes déportées de la Résistance.



"MON DIEU, RELÈVE MON VISAGE"
Maquette du monument de Rennes par Marie Pol Duault

J'P 1616



NAVARRE
"Le Jeune Déporté"

LA JOURNEE

Le 14 avril 1954, par la promulgation de la loi présentée par le Réseau du Souvenir et votée à l'unanimité par le Parlement, le dernier dimanche d'avril a été officiellement consacré au Souvenir des victimes de la déportation morts dans les camps de concentration du III^e Reich, au cours de la guerre 1939-1945 (J.O., 15-4-54).

Cette loi a pour but :
Art. 1^{er}. — La République Française célèbre annuellement, le dernier dimanche d'avril, la commémoration des héros, victimes de la déportation dans les camps de concentration au cours de la guerre 1939-1945.

Art. 2. — Le dernier dimanche d'avril devient « Journée Nationale du Souvenir des Victimes et des Héros de la Déportation ». Des cérémonies officielles évoqueront le souvenir des souffrances et des tortures subies par les déportés dans les camps de concentration et rendront hommage au courage et à l'héroïsme de ceux et de celles qui en furent les victimes.

Elle s'inscrivait donc bien dans le cadre des activités du Réseau du Souvenir qu'en 1952 il a définies dans ses statuts :

- a) Etablir l'histoire objective de la déportation;
- b) Exalter le sacrifice des déportés par toutes œuvres d'art;
- c) Obtenir du Gouvernement l'organisation permanente d'une Journée du Souvenir comportant, dans toute la France et l'Union Française, des cérémonies officielles et offices religieux;
- d) Par la suite, étendre au plan international les réalisations françaises.

Cette année, indépendamment des cérémonies dont a la charge officielle, le Comité du Souvenir de l'Office des Anciens Combattants, la circulaire suivante a été envoyée le 13 avril à tous les Recteurs, Inspecteurs d'Académie et en communication à tous les Préfets :

OBJET. — *Journée Nationale de la Déportation : En vertu de la loi du 14 avril 1954, le dimanche 28 avril 1957 sera consacré à la commémoration du Souvenir des Victimes et des Héros de la Déportation dans les camps de concentration du III^e Reich.*

Comme en 1956, nos élèves seront associés à cette commémoration. Je vous serais obligé de vouloir bien donner des instructions aux Chefs d'Etablissements des divers ordres d'enseignement pour que

des causeries soient faites sous la forme qu'ils jugeront la plus convenable et la plus émouvante, sur la solidarité qui doit unir les jeunes générations aux héros et martyrs de la déportation et à tous ceux qui ont fait, pour la Patrie, le sacrifice de leur vie.

Ils trouveront, dans le numéro 15 du 11 avril 1957, de la revue de l'Education Nationale, page 23, les éléments d'un entretien qu'ils sauront adapter à l'âge et aux facultés de leurs élèves.

Le Ministre
de l'Education Nationale.

En outre, et dans un effort de décentralisation, étaient organisées, à Rennes, par le Réseau du Souvenir, des manifestations artistiques groupées autour d'une très belle Exposition au Musée des Beaux-Arts, « Hommage à la Résistance et à la Déportation ».

C'est M. le Bâtonnier Pierre Chaplet, ancien déporté et membre du Conseil d'administration du Réseau du Souvenir qui anima les deux journées des 4 et 5 mai, qui laisseront, en Bretagne, un souvenir inoubliable.

Nous sommes heureuses de pouvoir reproduire l'introduction du programme, par M. Paul Arrighi, Président du Réseau du Souvenir :

« Hommes, femmes, petits enfants, ils furent près de trois cent mille qui, arrachés de France, souffrirent dans les camps allemands.
« Trente-six mille sont revenus.
« Vingt mille, tout au plus, survivent encore.
« Ils sont porteurs d'un message : ils ont découvert, là-bas, jusqu'à quel point l'homme est capable de dégrader le corps de l'homme, de violer son âme.
« Ils ont connu le sacrement de la torture, le sang et la mort.
« Ils ont connu la fraternité virile, l'étreinte des mains mourantes.
« Ils ont appris que, toujours l'Esprit domine.
« Et, désormais, les hante une vision du Monde... vision dramatique, mais non sans espérance, si leur mémoire est fidèle.
« L'homme peut pardonner.
« S'il postule la transcendance, ses morts lui interdisent l'oubli. »

geaient quelquefois bien tard, après de nombreuses tasses de thé, accompagnées de non moins nombreuses cigarettes ?

En accord avec un ancien déporté, le Père Morelli, elle avait lancé le mouvement spirituel chrétien « Retour », dans les régions lyonnaise et stéphanoise, se mettant encore une fois au service des autres, mais payant son dévouement de journées de grande fatigue et de souffrance.

Sa disparition a laissé une place vide parmi nous, et bien souvent, en parlant de notre amie Germaine, nous reverrons son courage souriant, son dévouement infatigable et sa modestie si grande, qui lui faisait dire, lorsqu'on venait la remercier pour un service rendu : « Mais voyons, c'est bien naturel, nous l'aurions fait au camp ! »

Germaine, c'était le symbole vivant de la solidarité entre déportés.

Marie-Gabrielle REMY.

NATIONALE DU SOUVENIR

28 AVRIL 1957

Dans toute la France, le dernier dimanche d'avril, jour national de la commémoration des camps, a été marqué par de pieuses cérémonies.

A Paris, le vendredi, une nombreuse assistance réunie à la synagogue, écouta le rabbin Jafr évoquer le martyre de six millions d'Israélites.

Le samedi 27, une veillée de prières eut lieu, à la chapelle des Déportés, à Saint-Roch.

Enfin, le dimanche, une messe solennelle à Notre-Dame fut célébrée en présence de S.E. le cardinal Feltin, et le R.P. Riquet prononça un sermon sévère sur l'après-guerre.

Le Comité du Souvenir de l'Office National des Anciens Combattants a pris en mains l'organisation des différentes manifestations du dimanche après-midi, avec la participation de toutes les Associations. Dans la soirée, la foule contemplait en silence les rescapés des camps défilant avec leurs drapeaux vers l'Arc de Triomphe pour aller rendre le traditionnel hommage aux combattants disparus.

Une minute de silence fut observée sur tous les stades, et, le lendemain, les enfants des écoles et des lycées ont été entretenus de la déportation et de la résistance.

Ne pouvant malheureusement le reproduire intégralement, nous citons quelques fortes phrases du sermon du R.P. Riquet; vous trouverez, ensuite, un extrait d'un article paru dans la Revue de l'Education Nationale, à l'intention du corps enseignant : Hommage aux Résistants et aux Déportés.

NE SOYONS PAS COMPLICES

par le R. P. Riquet

Hélas ! douze ans après les sinistres, sanglantes expériences que nous avons faites, tout continue comme hier. Le nationalisme, il est partout. Et partout il arme les hommes de tous les engins de destructions et de torture que leur imagination morbide se plaît à inventer sans relâche, à ajuster, si j'ose dire, à tous les progrès de la technique.

L'antisémitisme qui créa Auschwitz et son enfer n'est pas mort; demain, peut-être, les fils des martyrs d'Auschwitz, cette jeunesse qui, pleine d'espoir, s'était mise à se construire une patrie, nous les verrons, à nouveau, balayés par la violence et rejetés dans quelque nouveau camp de concentration.

Mais, malgré tout, mes camarades, si ce dimanche du souvenir a un sens, ce doit être pour nous rappeler à jamais que nous aurons déçu et trahi nos morts tant que nous serons — ne serait-ce que par notre silence, et à plus forte raison par notre passivité ou notre lâche adhésion — complices de la survivance, dans notre monde, des tortures de la Gestapo et du régime concentrationnaire...

R. P. RIQUET.

Hommage aux résistants et aux déportés

REVUE DE L'ÉDUCATION NATIONALE

...Si les instituteurs, si les professeurs doivent évoquer pour leurs élèves le sens d'une journée nationale qui consacre des événements déjà lointains, c'est que, dans les grandes classes des écoles, des lycées, dans les universités on trouve encore beaucoup de fils et de filles de fusillés, de disparus, de déportés. Nombre d'établissements d'enseignement, lycées, facultés ou petites écoles portent sur une plaque de marbre le nom de maîtres fusillés ou morts en déportation, et sans doute, pour la première fois dans l'histoire, des noms d'enfants. Car si les camps ont été créés pour les opposants au régime nazi, pour les patriotes, pour les résistants, ils l'ont été aussi pour les juifs. Des instituteurs, des professeurs de cours complémentaires, des proviseurs ont dû, impuissants, voir la Gestapo venir chercher en classe des enfants qui avaient commis le crime, aux yeux des nazis, d'être nés juifs. Des places étaient vides parfois et l'enfant ne revenait jamais dans la classe : toute la famille avait été raflee pendant la nuit. Pas un enfant déporté âgé de moins de 15 ans n'est revenu.

Et dans les lycées, dans les écoles normales, il y avait aussi des résistants de 16 ans : ils tombèrent comme leurs professeurs — les cinq lycéens de Buffon et le professeur Burgard, décapité à Cologne, les lycéens de Nîmes, de Grenoble, de Saint-Brieuc, de Nice, d'Epinal, les enfants d'Oradour, Georges Lapierre qui composa clandestinement, au camp, une histoire de France en pensant à ses élèves; Jacques Decour qui, dans sa dernière lettre, demandait qu'on dise à ses élèves de première qu'il avait bien pensé à la dernière scène d'Egmont, l'institutrice Suzanne Buisson, et le professeur Renée Lévy du lycée Victor-Hugo, décapitée à Cologne, Mlle Talet, directrice du lycée d'Angers, et les résistantes du lycée Fénelon, Valentin Feldman, professeur à Rouen, Pierre Brossolette et tant d'autres que nous ne pouvons nommer car ils sont légion.

Le monument du Luxembourg consacre les sacrifices des étudiants de l'Université de Strasbourg repliée à Clermont-Ferrand, déportés avec leurs professeurs et dont un dixième a peine a revu l'Alsace après la Libération. Il y eut aussi des professeurs de l'enseignement supérieur, des écrivains, des poètes, des savants qui faisaient rayonner à l'étranger le nom de la France, abattus dans leur pays ou morts dans les chambres à gaz : les philosophes Victor Basch, Halbwachs ou Politzer, les grands historiens Marc Bloch ou Maspero, les savants Cavallès ou Solomon, Boris Vildé, du Musée de l'Homme, sans parler du doyen Gosse de la Faculté de Grenoble, abattu avec son fils. La liste complète de tous ces noms serait trop longue.

Pour inspirer à nos élèves l'horreur de ce génocide, de cet attentat à la dignité

humaine qui flétrit ceux qui le commettent, il faut que dans l'esprit des jeunes, dans l'esprit des générations qui viendront, les noms de Buchenwald, de Dachau, d'Auschwitz, de Mauthausen, etc. ne soient pas de simples noms étranges que l'on ne sait pas situer sur une carte : que les enfants sachent que, dans ces camps, fut reculée l'extrême limite de la souffrance et de la résistance humaines. Et pourtant, des rescapés des camps se souviennent encore de ce vieux maître qui là-bas leur faisait un cours en grelottant, de cet instituteur évoquant ses émotions du certificat d'études, lui qui devait tomber quelques heures plus tard, de tous ces hommes qui essayaient, dans la jungle concentrationnaire, sous la menace perpétuelle de la mort, de garder l'esprit, de faire rayonner la primauté de l'esprit, ne serait-ce qu'en se murmurant un poème ou le refrain d'une mélodie.



Dessin de J. Lherminier

Les instituteurs, les professeurs demanderont aux enfants de penser à tous les vides laissés dans l'Université, dans les écoles, par tant d'hommes qui ne voulaient abdiquer ni leurs qualités de citoyens, de patriotes, ni leur personnalité d'homme. Ayant voué leur vie à l'instruction de la jeunesse, à la science, à la culture, ils sont morts de faim, de coups, de tortures, sur un sol étranger, dénués de tout, mais convaincus d'avoir eu raison de lutter jusqu'au bout contre l'oppression, le racisme, le nazisme, pour faire triompher les valeurs éternelles qui leur semblaient personnifier la France, pour revendiquer leur qualité d'hommes pensants et libres.

IN MÉMORIAM : Germaine Robin

Il y aura bientôt une année que disparaissait l'une d'entre nous : Germaine Robin.

Celles qui l'ont connue se souviendront, non sans émotion, de cette petite silhouette menue et fragile servant d'enveloppe à une âme courageuse et fière qui forçait l'admiration.

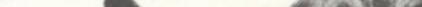
Toute modeste et effacement, Germaine ne parlait jamais de son travail dans la Résistance, et c'est par ses camarades de Réseau que nous avons appris la charge dangereuse qu'elle assumait d'abord en tant que secrétaire de G. Bidault alors à Lyon, ensuite en tant que responsable d'un groupe de Lyonnais.

Arrêtée le 3 avril 1944, elle subit de nombreux interrogatoires (et plus de dix fois le supplice de la baignoire) dont elle

resta infirme pour le reste de son existence.

Déportée à Ravensbrück, puis envoyée en commando à Schonefeld, elle rentra à Saint-Etienne en juin 1945, où la Croix de Guerre et la Légion d'honneur vinrent récompenser les services rendus à la Résistance.

Très malade, à moitié infirme et ne pouvant se déplacer facilement, elle surmonta ses épreuves : mort de son père, pillage de son appartement, et chercha malgré tout à se recréer une situation, à se rendre utile. Quelles sont les Stéphanoises qui ne se rappellent l'accueil chaleureux que l'on recevait dans la bibliothèque-salon de lecture, qu'elle avait créée? Et les discussions passionnées sur les problèmes d'actualité qui se prolongeaient quelquefois bien tard, après de nombreuses tasses de thé, accompagnées de non moins nombreuses cigarettes ?



4

Un projet de tapisserie, de Marc Saint-Saens, des gravures et des dessins de Gromaire, de Waroquier, de Goyard, de Taslitzki, de Mac Avoy, une œuvre originale d'Andreou, des bas-reliefs d'Auricost, des émaux de Fremont, des livres d'art, des médailles de Galtier, des statuettes de Provost faites à Buchenwald complètent cette émouvante exposition dont on aimerait qu'elle donnât aux artistes de notre temps l'envie de fixer sur la toile ou dans la pierre, et de façon à leur donner valeur à la fois d'hommage pour le passé et d'avertissement pour l'avenir, les souvenirs d'une des époques de notre histoire à la fois sinistre et la plus exaltante. Une intense émotion s'empara de l'assistance, debout et silencieuse au milieu des chefs-d'œuvre, pendant que Gilbert Giraud, pensionnaire de la Comédie-Française, lisait des poèmes et des textes des temps noirs : Saint Pol Roux, Vercors, Eluard, Aragon, une lettre de fusillé, un poème de Jacqueline Leriche et le bouleversant poème de Desnos, le dernier qu'il eût composé avant de s'éteindre à Theresienstadt :

Dimanche soir, au grand théâtre de Rennes, Maurice Hewitt dirigeait une symphonie d'Honegger, une œuvre émouvante et sobre d'André Caplet et le Requiem de Duruflé, musique émouvante et grave, elle aussi musique de recueillement et de souvenir.

A black and white photograph of a dark, abstract sculpture of a human figure. The figure is standing on a rectangular base, with its arms raised high and hands open, reaching towards the top of the frame. The sculpture is composed of dark, textured material, possibly wood or metal, with some lighter, smoother areas. The figure's form is elongated and stylized, with a prominent head and a long, thin neck. The background is a light, textured surface.

Je ne pense pas qu'il faille vivre avec les morts, s'attarder auprès d'eux, les regretter et les pleurer, c'est-à-dire les prendre pour ce qu'ils n'ont jamais été : des morts. Il faut se souvenir des vivants qu'ils ont été et continuer de les faire vivre avec nous. A quoi servirait de les honorer si, en même temps, on les déçoit ou les trahit ? C'est alors qu'ils mourraient vraiment et nous avec eux, coupables de n'avoir pas pu supporter ce surcroît d'existence qui nous a été concédé et dont nous devons compte, comme de tous les biens qu'on n'a pas mérités. »

4

Armistice 1945

EXTRAIT
D'UN JOURNAL

A GRIMMA (Saxe).

6 mai 1945. — Après bien des vicissitudes, et grâce à nos amis (deux officiers français, officiers de liaison dans l'armée américaine; l'un d'eux sortait de Buchenwald, je l'avais connu en maquis... comme on se retrouve!) donc, ce 6 mai 1945, nous passons, enfin, en zone américaine. Exploit sportif : les ponts ont sauté. Nous descendons le long de la carcasse du pont en nous aidant de cordage. Un ponton de bateaux, puis une grande, grande échelle qu'il faut escalader... la Mulee est franchie. Et nous voilà hors d'atteinte des repréailles allemandes dont tant des nôtres furent victimes. Les camions nous emmènent dans une caserne. On y parle toutes les langues. Nous retrouvons des camarades de notre kommando de Leipzig. Je retrouve aussi des camarades de Lyon. Et j'apprends, hélas, bien des exécutions !

7 mai. — Organisation administrative et matérielle de cette étape avant le retour. Un jeune garçon déporté (le seul homme parmi nous) cherche sa maman, une Belge. Je connais mal les noms de mes compagnes, je l'emmène au bureau pour consulter les listes. Je le précède... Un cri immense, déchirant : ils viennent de se rencontrer tous les deux. Une grande espérance m'envahit. Pourquoi pas ?

A 14 h. 15, capitulation de l'Allemagne. Une petite affiche dactylographiée nous l'annonce, sur ce grand panneau de bois où est inscrite, en lettres géantes, cette proclamation orgueilleuse et désormais périmée : « Plus jamais 1918... VAINCRE ! ». Nous apprenons la nouvelle très calmement, trop calmement. Nous restons blotties les unes contre les autres. Aucun signe d'allégresse. Mais quelque chose de profond, de trop bouleversant pour l'extérioriser.

Ce soir, des musiques, des chants partout. Un bal près de nous... Avec quelques camarades allongées près de moi sur la paille, nous échangeons des souvenirs. Nous parlons des absents. L'angoisse tenaille, malgré la joie alentour. Qu'allons-nous retrouver ?

8 mai. — Visite du capitaine français qui nous annonce pour demain notre installation au mess des officiers allemands, où nous serons plus confortablement logées.

Ce soir, à 20 heures, un bal organisé par les travailleurs français pour fêter la fin des hostilités... Drôle de fête... Pas une « Marseillaise » dans toutes ces pottrines d'hommes. Et nous l'avons demandée bien des fois pourtant. Un salut aux couleurs chez les prisonniers... Rien chez les travailleurs ! Différence...

Marie-Noëlle et moi passons la fin de la soirée chez Mlle de Sainte-Marie avec l'aumônier. Nous aurons une messe et la communion pour l'Ascension.

9 mai (mercredi). — Nous déménageons. Une jolie et grande maison dans un beau jardin.

Installation. Premier repas dans la grande salle à manger. Le désir de partir se fait plus vivement sentir. Toute cette organisation semble dire que nous allons rester là longtemps... longtemps...

CE QU'ELLES NOUS ONT DONNÉ

En ces jours anniversaires de la plus grande partie de nos libérations de camps, la tentation revient plus forte encore d'évoquer le souvenir de nos camarades, les revenues, les non revenues, toujours si présentes en nous, même à l'état latent, même à notre insu. Ce qui fait d'ailleurs la force de ce souvenir c'est qu'il s'attache surtout à la « partie positive » de leur être, ainsi que le dit Alain, laissant de côté « cette malicieuse connaissance de l'homme dans ce qui lui manque, ce qui n'existe point ». Car la connaissance que nous avons eue de leurs caractères a bénéficié du dépouillement des normes de nos vies de civilisés. Et c'est par là que les liens qui nous unissent ne se rompent jamais.

Si nous nous recueillons si peu que ce soit, nous ne laissons pas de nous émouvoir, — moitié sourire, moitié tristesse de la moindre anecdote rappelant le regard affectueux de l'adorable Mlle de Chazel, crâne rasé, silhouette aminuée, mais venant présider « sa » table comme elle eût reçu chez elle, et répandant le réconfort d'extraordinaires bobards (y croyait-elle ?) ou les séries de conférences faites avec compétence sur les sujets les plus inattendus : les curiosités et mœurs de la Pologne (Annie de Monfort), la culture de la vigne, ou les débats contradictoires sur les mérites comparés des vins de Bourgogne et de Bordeaux, l'élevage du lapin angora, etc. N'avons nous pas eu des cours d'anglais, voire de latin ? Qui dira par quel hasard Thérèse s'était procuré une Apocalypse en grec et en avait entrepris l'étude ? Cette même Thérèse, à la voix si délicieuse, n'avait-elle pas monté une chorale où la discrète Marie-Aline Begheder, entre ses cours d'anglais, chantait avec « Odette d'Arc-en-ciel » (non rentrées toutes deux, hélas), Thérézou, Andrée Bès, Geneviève, Eliane Jeanin, Fabienne et Françoise-Michel Lévy ? Cette chorale s'est reconstituée à Holleischen, d'ailleurs, avec Marie-Claire, Neige, Titi, Lill de la Savoie, Jeannette de Lyon et d'autres dont les noms m'échappent ; Françoise-Michel Lévy en faisait encore partie lorsqu'on nous l'arracha, nous laissant une sorte de plaie vive. Qui dira l'effort de ces répétitions

après les jours ou les nuits de travail, malgré la faim et l'anxiété ! qui dira le comique de Thérèse et « Germaine d'Arc-en-ciel », reconstituant le duo des contes d'Hoffmann (Zéphirs embaumés... !) dans la nuit des W.C. de Ravensbrück ! Qui dira l'aide de Juliette Tarlet, utilisant son talent de professeur de piano à harmoniser les chants dirigés par « Thérèse qui chante » ?

Qui ne serait ému au rappel de la Noël 1944, pleine de ferveur et d'espoir (malgré les nouvelles d'une reprise d'activité des Allemands en Luxembourg) ; au souvenir des prières dites par Mimi, de l'Adeste fideles et de l'Alleluia de Mozart chantés par notre chorale, et des décorations effectuées avec quelques matériaux de fortune et beaucoup d'imagination ?

Les séances de poésie, où Lucienne Laurentie et Charlie reconstituaient les poèmes, alternaient avec les épiques démolés du Commandant et de Raymonde, dont la silhouette farfelue s'essayait encore à l'humour le plus populaire et frondeur, durant les interminables heures de piquet qui lui étaient infligées.

Mais, ce qui nous atteint au cœur, n'est-ce pas le souvenir des dévouements spontanés, obscurs, la relève d'une corvée jugée trop dure pour la voisine et accomplie au prix d'un peu de sa vie propre, le mensonge du « pas faim » pour céder sa part de soupe à telle spécialement épuisée.

Tout ce courage confinant à l'héroïsme de tant de nos camarades, exténuées mais se redressant encore et toujours, — ah, ne l'oublions pas ! Ne laissons pas s'estomper les images de celles qui n'ont pu rentrer, mais gardons-les vivantes encore et toujours, avec leurs lumières et leurs ombres.

Cela nous aidera à pratiquer beaucoup d'indulgence et de compréhension envers les petits travers, et même les torts qu'on pourrait nous faire. Que sont-ils par rapport à l'air pur que nos camarades mortes peuvent encore nous donner, pour peu que nous nous y prêtions, continuant cette longue, intime et secrète solidarité des camps ?

MADELEINE LANSAC

Gervaise

J'ai rencontré ce matin deux gitanes sur la route. Ce soir, dans le bourg, j'ai croisé les hommes de la roulotte... Autrefois j'aurais accéléré le pas. Ces gens bronzés me faisaient peur...

Pourquoi ai-je changé à leur égard ? C'est qu'à Ravensbrück j'ai connu Gervaise et sa maman.

Toute la famille (13 personnes !) avait été ramassée près d'Arras par les Allemands et envoyée à Auschwitz... Elles étaient cet automne 1944 les seules rescapées. Les autres ? Morts de faim, — morts du typhus — qui sait ? peut-être passés à la chambre à gaz.

Pauvre maman de Gervaise ! Elle disait, elle redisait souvent : « Mon mari ! mes autres petits !... » Elle était chrétienne et je l'assurais que ceux qu'on lui avait arrachés si cruellement étaient certainement heureux près de Dieu — qu'ils l'attendaient, qu'ils se reverraient dans la maison du Père... « Oh ! alors, alors, aller les retrouver », murmurait-elle en joignant les mains. Mais Gervaise se blot-

tissait dans ses bras. « Oh non, maman, il faut vivre — je veux vivre, moi ! »

Pendant plusieurs semaines, tous les jours, se détachant de la bande hurlante du block réservé aux gitanes, elles qui, ayant longuement vécu en France, en avaient connu la douceur et appris la langue — qu'elles parlaient parfaitement — venaient s'asseoir près de moi sur le sable entre les blocks 25 et 27... Quelquefois elles chantaient à mi-voix et les yeux de Gervaise brillaient et ses beaux petits pieds nus battaient la cadence comme si elle allait se mettre à danser...

Puis un jour, tout le block a été évacué. Je ne les ai jamais revues...

Qu'êtes-vous devenues, pauvres camarades de la grande misère. Avez-vous survécu ? Avez-vous repris votre vie errante ? ou avez-vous engraisé de votre poussière les champs d'expérience du Reich ?...

Je ne vous ai pas oubliées et quand je rencontre des Gitans... c'est vous, petite Gervaise, et votre maman, que je revois avec tendresse.

M. T. DE POIX (30.196)

L I S E L E S E V R E

(42.241)

Une lettre de Claire Girard

La plaine de France est ici très belle, aux lignes longues, aux ciels immenses. Le paysage a une noblesse et une grandeur rares. Ce paysage m'est encore extérieur mais, peu à peu, je pense le faire mien. Et puis il y a le métier lui-même que j'aime par-dessus tout.

J'ai des difficultés énormes. Mais on vient à bout de tout, on est le vainqueur de la terre, des machines, du climat.

Oui, notre épreuve est dure et grave. Elle est lourde, affreusement lourde. Il y a des jours où je chancelle. Physiquement en moi, je sens une sorte de vertige comme quand on s'évanouit sous le poids d'une douleur trop forte.

Pour la première fois depuis le 15 août 1942 (1), j'ai pensé qu'au fond tout cela pourrait très mal finir, et j'en fus tordue de douleur. Jusqu'à présent, j'avais cru au retour des absents, à la reconstitution de notre famille, mais maintenant j'ai peur qu'au jour de la paix, il en manque et qu'autour de notre Maman un de nous n'y soit pas. Oh ! alors, ce serait atroce !

Il y en a qui doivent souffrir et je ne rejette pas cette souffrance.

Au début, si, je disais : « Loin de moi, cette coupe », mais maintenant, non, bien plus : j'accepte. Car nous savons très bien quelle issue notre effort pour aider notre pays à se dégager pouvait avoir. C'était déjà accepté, consenti, depuis longtemps.

La notion de pays, de patrie s'est de plus en plus nettement précisée depuis deux ans pour moi, et je ne regrette rien. Au contraire, il le fallait. C'est cela, servir. C'est cela aimer. Tout sacrifier, son père, sa sœur, son frère.

Une seule chose est dure, pas le sacrifice, on l'a accepté, puisque c'était le risque, mais ce qui est pénible, c'est la pensée qu'au fond, c'est presque inutile. Qu'est-ce qu'une vie humaine dans cette effroyable mêlée ?

Quand je vois ici les gens autour de moi si indifférents, si ignares de la cause française, cela me fait mal.

Décidément on est seul, toujours seul avec sa conscience, des autres, il ne faut rien attendre, ou très peu. L'isolement de chacun est presque inconcevable, une île dans le Pacifique n'est pas plus isolée, plus seule que Claire à Welles, qu'Anise à Ravensbrück, Papa à Buchenwald et François à Fresnes.

Ici, j'ai peu à peu fait l'expérience de l'essentiel, toutes les valeurs sont une à une tombées pour qu'il n'en reste plus qu'une, la France.

(1) Arrestation de son père et de sa sœur. Son frère vient à son tour d'être arrêté.

RENCONTRE AVEC CLAIRE GIRARD

De Claire nous avons su d'abord en rentrant de déportation qu'elle était la sœur de notre camarade Anise et qu'une rafale de mitraillettes allemandes l'avait abattue au bord d'une route d'Ile-de-France, deux jours après la libération de Paris. Mais, depuis, quelques-unes d'entre nous ont eu entre les mains un mince volume de lettres réunies par sa famille et par ses amis. Et Claire est devenue pour elles beaucoup mieux qu'un souvenir, une amie exemplaire, car il y a des vies et des morts qui renferment une exigence.

Si brève qu'ait été la vie de Claire — vingt-trois années — elle nous apparaît au fur et à mesure de notre lecture comme un accomplissement auquel sa mort vient donner enfin tout son sens. Que ceux qui l'ont aimée me pardonnent ce que cette pensée peut avoir de cruel, mais je sais qu'elle est aussi pour eux une consolation véritable. Les promesses de l'enfance et de l'adolescence de Claire ont été tenues en quelques années. Rien dans sa destinée n'a été brisé, tout a été accompli.

Voici, dès les premières pages, Claire adolescente — au sortir d'une enfance d'or — passionnée par la vie et par son mystère « celui des choses de la vie et celui des choses de l'âme ». Les mots qu'elle nous livre déjà, comme les clefs de sa recherche, sont beauté et poésie, noblesse et grandeur, et surtout amour.

Elle se dit « décidée à remuer le monde », mais elle précise aussitôt ce qu'elle veut faire de sa vie : « une œuvre utile sous la forme d'une ferme » et dans cette ferme elle détermine toutes les formes de son activité : technique, scientifique, sociale et aussi familiale, intellectuelle, artistique et spirituelle.

L'on s'étonne de trouver à la fois chez une fille aussi jeune cette fermeté, cette lucidité s'alliant à autant d'enthousiasme. Si elle entrevoit « tout ce qui lui reste à faire avant de pouvoir être quelqu'un », elle ajoute aussitôt : « je compte le faire d'ici peu ».

Et elle le fait. Elle entre à l'Ecole Nationale d'Agriculture, seule fille parmi 152 garçons. Mais c'est la guerre et, avant même l'invasion allemande et la défaite de 1940, le cœur de Claire est blessé par « ce chaos de souffrances et de misère qui s'abat sur le monde ». Elle ne cherche pas à s'en évader, elle en prend sa part : « Enfin il faut souffrir, souffrir jusqu'au plus profond de soi-même et passer. Après nous aurons le droit de laisser couler des larmes silencieuses pendant des nuits entières dans le creux de l'oreiller ». Claire souffre, mais elle n'accepte pas le destin fait à notre pays par tant de lâches abandons. Elle voit très clairement tout ce que menace le nazisme. Elle sait, avec quelques-uns de sa génération, « qu'il faut renoncer aux années de bonheur... et délibérément foncer dedans ». Claire, qui n'est qu'une petite fille de 19 ans s'est engagée alors que démissionnent tant de notables, de diplomates et de militaires; elle reprend en charge de leurs mains — qui l'ont laissé tomber — l'honneur de la France « mais l'honneur — écrivait Bernanos — c'est un instinct, comme l'amour ».

Nous qui lisons les lettres de Claire, nous savons que quatre années la séparent désormais de ce champ de Courdimanche où sa vie s'accomplira dans le don d'elle-même.

De ces quatre années, les deux premières seront un rude apprentissage. Claire, au cours de différents stages agricoles, commence à douter et de sa mission et de sa valeur. Elle se sent solitaire, paralysée de timidité et de crainte mais avec un besoin croissant d'amour. Rien de surprenant dans cette épreuve, c'est la longue attente où le grain semble mourir mais qui prépare la moisson future. Elle-même décrira ce moment où l'on croit tout perdre, « et puis un jour, l'air sentira autrement, il y aura une « grande douceur répandue et on voudrait

« que toutes les piè-
« ces passent en mè-
« me temps ce jour-
« là sous les herbes,
« parce que c'est le
« jour, le seul, l'uni-
« que ».

Ce jour arrive. Un dernier stage dans une grande ferme d'Ile-de-France redonne à Claire confiance en elle-même.

Malgré la douleur et l'angoisse que lui causent l'arrestation de son père et de sa sœur Anise, elle a atteint son équilibre et, passionnée par son métier, elle donne toute sa mesure. A 22 ans, elle dirige une grande ferme de l'Oise. Tout ce qu'on devine d'elle à travers ses lettres montre un épanouissement de ses dons. La joie même ne lui sera pas refusée — celle qui naît quand l'œuvre à laquelle on a voué ses forces est accomplie, la joie triomphante de la moisson.

« Il fait chaud, terriblement. La moisson tourne. Elle devient toute d'or et si vivante. J'aime mon blé comme une personne. Je passe quelquefois en travers, luxe que s'accorde le patron, et je le caresse. J'écarte les doigts et les épis glissent, coulent et se redressent en se secouant comme un enfant sous un baiser. »

Et c'est en même temps la joie de la libération. Claire vit intensément l'exaltation du combat. Elle répète plusieurs fois « que son énergie est décuplée, qu'elle est prête à toutes les bagarres », ici s'arrête ce que nous savons de Claire par elle-même. Sa dernière lettre s'achève sur ces mots : « Il vaut la peine de mourir... pour une idée, pour la grandeur de la France ». On pense à Psichari écrivant quelques semaines avant d'être tué sur un champ de bataille : « Nous savons bien, nous autres, que notre mission sur la terre est de racheter la France par le sang. »

Claire, ayant assisté à la libération de Paris, décide de regagner sa ferme et accepte en même temps de ravitailler le Corps Franc. Les Allemands l'arrêtent au passage de l'Oise, ainsi que deux F.F.I. Ils emmènent leurs prisonniers à la Kommandantur de Courdimanche et décident de les exécuter à l'orée d'un bois. Seul, l'un des hommes parvient à s'échapper. Claire, elle, sera retrouvée criblée de balles dans un champ de maïs. « O mort si fraîche, ô seul matin » écrivait Bernanos de la mort d'une autre jeune fille, brûlée il y a cinq siècles sur un bûcher de Rouen.

GENEVIÈVE DE GAULLE



Le souvenir nous aide à vivre *par Denise Verney*

Faut-il dire, en préambule, que je ne peux écrire que ce que je ressens de tout mon être et que, par là même, je risque de ne vous confier que quelques vérités premières, n'étant pas un être d'exception ?

Le corps n'a pas de mémoire, combien de fois, par une température de -10 ou -20° n'avons-nous pas dit, en toute sincérité : « jamais nous n'avons eu si froid » ; ou, après deux jours de soupe particulièrement claire : « jamais nous n'avons eu si faim, nous ne tiendrons jamais le coup »... Beaucoup sont tombés, mais nous qui sommes encore là pour écrire ou pour lire, notre corps a oublié ces souffrances. Nous n'avons plus le souvenir de nos sensations mais seulement de nos impressions. Le jour où, après le bombardement d'Amstetten, je me suis trouvée une autre fois orpheline — j'y avais perdu cinq de mes meilleures amies — me laisse un souvenir de cauchemar combien plus grand que notre voyage de Ravensbrück à Mauthausen dont nous ignorions la destination, et où nous souffrions de la faim et de la promiscuité. Je me souviens bien davantage de la petite querelle que j'ai eue alors avec ma meilleure amie — au sujet de poux que je lui avais peut-être, bien involontairement, transmis — que de cette faim et de ces jours intolérables de longueur, dans notre wagon.

Je l'avais baptisée Frédérique, à Romainville où nous nous étions rencontrées pour la première fois. Nous nous trouvions sympathiques et nous étions devenues insensiblement des amies. Depuis, nous partagions la même paillasse, les mêmes travaux de *verfügbar*, les mêmes désirs de fuite devant certains, les mêmes désirs d'entraide. L'on nous prenait souvent pour la mère et la fille ce qui, sur le plan des années, était à la limite du possible ; quoiqu'elle ne fût pas sentimentale, nous nous comprenions. Elle m'appuyait de sa force, je l'aidais peut-être d'un rien de romanesque. Toutes les deux nous étions plus fortes physiquement que la majorité et nous voulions utiliser ces réserves dans le même sens. Frédérique aimait la vie plus que moi. Elle la connaissait mieux aussi. Frédérique est morte d'une bombe alliée après avoir surmonté, ce que bien peu ont pu faire, une grave crise de dysenterie cholérique. C'était son désir de vivre qui l'avait sauvée.

Alors qu'une fois je me désolais sur le sort des jeunes déportées de moins de 18 ans, affirmant que c'était là le pire âge pour être dans de telles conditions, Frédérique m'a dit : « Chaque âge est le plus beau de la vie et je l'ai toujours senti ainsi ; l'adolescence est, bien sûr, un moment merveilleux, mais être femme de quarante ans, n'est-ce pas aussi beau ? » Moi qui ai quelquefois du mal à reprendre pied, qui suis lasse sans raison, je pense à Frédérique qui saurait si bien user de sa vie. Chaque année est la plus belle année ! Frédérique vit toujours en moi et c'est une partie de son bien que je veux transmettre à mes propres enfants. Je n'essaye pas de me souvenir, je voudrais au contraire oublier ces horreurs, ne plus avoir à penser à

l'humiliation de ces êtres, à ces visions que mes cauchemars ne sauraient imaginer et que maintenant je suis forcée d'évoquer rationnellement pour être assurée de leur exactitude, par moment je ne peux croire les avoir vécues. Mais ce sont les forces vives de mes camarades et leur vitalité, la permanence des valeurs essentielles qui me font dire, en me replaçant dans le temps malgré les souffrances passées, malgré les années écoulées et le présent, souvent peu encourageant : si c'était à refaire, nous ne pourrions pas ne pas être à nouveau volontaires, et nous le referions.

Espérons que l'avenir nous réserve des luttes moins cruelles et quelque douceur de vivre.

DEUX POÈMES DE ANNE-MARIE BAUER

APPEL AUX MORTES

Battez tambours,
crevez les murs de la mémoire
rompez les parois du barrage
où se heurte le flot des morts !
Battez tambours !
que l'autre côté du décor
afflue au jour !

Le froid, le givre,
et la neige au petit matin,
qui fige la peur et les mains
la nuit voûtée pesante, lasse,
des hurlements qui trouvent le noir
nous, indivises.

Battez tambours
pour les mortes et pour les vives,
qu'enfin se brise
le mur qui nous a séparées
Battez tambours

Ah ! la digue s'est écroulée
Voici que nos mortes arrivent.

APPEL

Claire Grasset dont le sourire mystérieux conduit hors du désespoir.

Germaine Tambour, les dents serrées,
plus forte que sa force, capable de vaincre toutes les peurs, même celle de la torture ou de la vérité.

Arlette de Montlore, si naïve malgré son âge, pleine de fraîcheur, riche de voyages et de bonheurs, souriante et affable jusqu'au bout.

Marie de Courson, dite tante Marie, pauvre tante Marie au crâne rasé, pauvre, pauvre.

Françoise Michel-Lévy, au visage intelligent et fin, Françoise qui voyait clair, et qui savait, qui sentait que sa captivité n'aurait jamais de fin malgré nous qui l'aimions.

Madeleine Tambour au sourire si bon, si doux, si merveilleusement tendre, que l'on ne peut l'évoquer sans avoir la gorge serrée. Sa voix souple, chargée d'émotion, attirait la poésie jusqu'à nous, la faisait fleurir, elle, si douce.

...Et celle-ci dont j'ai oublié le nom et le visage mais dont j'entrevois, par moment, un geste, et celles-ci, et celles-là, et celles-ci encore, mortes tendant les mains aux vives...

Vous, les vivantes, aidez-moi, aidez-moi et lancez l'appel, ne cessez de lancer l'appel qui les empêche de sombrer !

Souvenez-vous des jours d'effroi où elles, elles sont restées, souvenez-vous des voix griffues de l'« aufseherin » ailée de noir, souvenez-vous du crématore, de la fatigue et de la peur, souvenez-vous de leur courage, à elles qui sont demeurées dans la fatigue et dans l'effroi, allant jusqu'au bout de l'horreur.

Par vous que vivent leur sourire, la pression de leur main dans la nôtre ; par vous que s'écroule le mur, et qu'elles soient toujours présentes.

A NEUBRANDEBOURG

*Froidement, gravement, sans haine,
Mais avec franchise pourtant,
Il faudra que je m'en souviennne.*
« Futur souvenir », novembre 1944).

Janvier et février 1945 à Neubrandebourg ont été les mois de la mort. Il neigeait. Pendant l'appel, des dizaines de femmes tombaient. Les camions bâchés venaient le soir et traversaient le terrain d'appel en se dandinant dans la neige.

Chaque soir, au dortoir du bloc 3, nous apprenions les morts de la journée. Il n'y avait pas de commentaires. Les mortes retournaient à Ravensbrück. Les mêmes camions bâchés emportaient les vivantes

à la chambre à gaz et les mortes au crématoire.

Les convois de Françaises s'effritaient comme les autres.

Ginette Hamelin était jadis dans la vie civile architecte, et maman d'une fillette de six ans. Brune et fine, elle portait ses cheveux noirs tressés autour de sa tête. Elle était très aimable et très souriante. Sur demande, elle nous traçait le plan de la villa rêvée. Elle désirait surtout, dans ses villas, de la lumière. Appuyée à mon châlit, elle décrivait le living room qu'il me faudrait et qu'elle m'aiderait à construire : si lumineux, si chaud... Elle est partie pour le *Revier*. La dernière fois

que je l'ai aperçue par les fenêtres, elle n'était plus qu'un squelette plus fluet encore que les autres, car elle avait les os très fins, avec un visage tout pointu et tout blême. Elle est morte à Neubrandebourg.

Mme Fournier, Française par son mariage, était Anglaise de naissance. Elle préférait parler anglais. Et je la vois toujours, petite et menue, avec une figure ronde et lisse et de gros yeux bleus. Frottant ses petites mains glacées, elle disait :

— *It is so cold, isn't it?*

Elle nous invitait pour le retour à des breakfasts sensationnels où nous savourions d'avance les porridges épais, les grands plats d'œufs au bacon, les piles de pain beurré. Elle est morte à Neubrandebourg.

Lola, la jolie Flamande, était au camp avec sa mère et sa sœur qui étaient blondes à souhait. Mais elle était brune comme une Espagnole. Les derniers temps, elle était au *Revier*, dans le même châlit que sa mère. Je me rappelle les sanglots de sa sœur un soir au dortoir. Lola aussi était morte à Neubrandebourg.

Les deux sœurs Léger, de Fontainebleau, étaient des jumelles d'une trentaine d'années, un peu étranges, déportées pour avoir écrit un livre à la gloire de l'armée française. L'une ne pouvait rien faire sans l'autre, mais c'étaient de braves camarades. On les avait mises à la « terrasse », la plus dure de toutes les colonnes. L'une des deux est devenue folle et a été renvoyée à Ravensbrück. Alors l'autre est devenue folle à son tour. On l'a emportée aussi.

Des sœurs Martin qui tenaient un petit café à Lyon, rue de Sèze, l'une est devenue folle et a été renvoyée à Ravensbrück. L'autre est morte à Neubrandebourg.

Mme Armando, dont l'accent toulonnais me réjouissait le cœur, était en prison depuis 1939. Elle avait été arrêtée au moment de la déclaration de la guerre, alors qu'elle se trouvait en Allemagne en visite chez des parents. Elle avait été pendant un certain temps « blokowa » à Ravensbrück, mais ne devait pas être assez brutale, puisqu'on l'avait relevée de ses fonctions. Elle s'était portée assez bien jusqu'à l'hiver 1944-1945. En février ses jambes ont enflé. Elle est morte à Neubrandebourg.

Tant d'autres, dont j'ai oublié les noms, et dont je vois encore les visages.

...Un matin, je suis tombée à l'appel. Je me suis réveillée dans la grande salle du *Revier*, serrée contre une femme toute froide, qui parlait français. Elle me demandait de la réchauffer. Puis elle est morte.

MICHELINE MAUREL

(Extrait de « *Un camp très ordinaire* », par Micheline Maurel - Les Editions de Minuit.)

LE PRIX DES CRITIQUES A MICHELINE MAUREL

Au moment où nous mettons sous presse, nous apprenons que notre camarade, Micheline Maurel, a obtenu le Prix des Critiques 1957.

Rappelons que cette récompense littéraire très recherchée avait été obtenue par Françoise Sagan en 1954.



CHAGALL - "Guerre"

Le Journal de Anne Frank

Nous avons été rendre visite à Mme le docteur Juliette Boutonier, spécialiste pédiatre, qui connaît à fond la sensibilité infantine, et dont les ouvrages sur l'Angoisse et les Défaillances de la volonté font autorité. Elle a bien voulu répondre à nos questions et nous donner son avis.

« Je ne vois aucun danger spécial à répondre aux questions des enfants concernant les réalités de la déportation et de la guerre. Il y en aurait beaucoup plus, comme le souligne votre correspondante, Mme Emilie Brandt, à laisser leur imagination travailler, consciemment ou inconsciemment, sur des sous-entendus, des conversations interrompues, des propos vagues, inquiétants, captés par hasard.

De toute façon l'enfant, surtout dans une famille dont un ou plusieurs membres ont été déportés, entendra parler de la déportation. La radio, constamment en action dans certains foyers, les journaux qui traînent, tout l'informeront indirectement. Rien ne serait plus dangereux que le mensonge.

Naturellement une mère évitera de s'apaiser sur ses propres souffrances (que ce soit, du reste, celles de la déportation ou d'autres), et de prendre son enfant pour public. Elle attendra qu'il l'interroge pour aborder ce sujet.

(Suite page 11)

RÉORGANISATION DU FOYER

Nous nous sommes aperçues que beaucoup de nos camarades, qui ont repris pied dans la vie, aimeraient venir d'avantage à l'A.D.I.R. Elles n'ont rien à demander, mais elles ont la nostalgie de cette chaude camaraderie qui nous a unies dans la Résistance et nous a permis de tenir en prison et dans les camps où chacune, avec ses possibilités intellectuelles, matérielles, physiques différentes, participaient à l'œuvre commune.

C'est pourquoi nous voudrions non seulement faire revivre le Foyer mais l'élargir, le développer, en faire un « cercle » où l'on viendrait passer un moment (nous sommes très « centrales ») rien que pour le plaisir de se retrouver. Cette diversité des personnalités et des origines qui faisait la richesse de nos échanges au camp donnera à ce cercle féminin un caractère unique.

Pour réaliser ce projet, la question matérielle de la place se posait. Elle est maintenant résolue : nous avons obtenu la location d'une pièce supplémentaire contiguë à la petite pièce où l'on se réunissait ; une cloison a été abattue et nous avons l'espace vital nécessaire.

Notre camarade Madeleine Peter, une 27.000, rédactrice au journal « Elle », a bien voulu se charger de la décoration. Nous y apporterons tous nos soins, car nous voulons donner à nos camarades un cadre agréable où chacune se sentira bien.

La Maison Saint Frères nous a déjà fait cadeau d'une magnifique moquette bleu saphir.

Une camarade sera chargée de l'accueil. Vous y trouverez des rafraîchissements, des livres, des revues ; nous y organiserons des causeries, etc...

Nous accueillerons toutes vos suggestions pour le rendre le plus vivant possible.

Nous espérons faire de plus en plus de l'A.D.I.R. la « Maison des Déportées ».

PAULETTE CHARPENTIER-GOUACHE

Le 4 août 1944, la Feld Polizei fit irruption au deuxième étage d'une maison d'Amsterdam où, depuis deux ans, deux familles israélites se cachaient, rideaux tirés, parlant à voix basse et ne sortant jamais. La maison fut pillée. Cependant, parmi les vieux journaux et les papiers épars sur le sol, de pieuses mains recueillirent le journal manuscrit d'une fillette de treize ans, Anne Frank.

Au jour le jour, la petite recluse avait noté ses observations, ses pensées et ses sentiments avec tant de véracité et de fraîcheur que son journal constitue une sorte de chef-d'œuvre.

Anne est morte à Bergen-Belsen, en mars 1945, et des huit israélites qui cohabitaient et furent déportés, seul, son père a survécu.

Outre ses qualités propres, que M. Daniel-Rops analyse très bien dans sa préface, le journal de cette petite fille intelligente et sensible a le pouvoir de faire revivre le martyre inhumain des israélites traqués, de le rendre familier, proche à ceux qui n'ont pas connu l'occupation allemande. Et pourtant, Anne ne se plaint guère, mais un cri de détresse lui échappe parfois :

« ... Je me vois comme l'oiseau chanteur dont les ailes ont été brusquement arrachées et qui, dans l'obscurité totale, se blesse en se heurtant aux barreaux de sa cage étroite. Une voix intérieure me crie : « Je veux sortir, de l'air, je veux rire ! » Je n'y réponds même plus, je m'étends sur un divan et je m'endors pour raccourcir le temps, le silence et l'épouvantable angoisse, car je n'arrive pas à les tuer. »

Le Journal d'Anne Frank a été traduit en dix-sept langues. Il a bouleversé l'Amérique. Une pièce en a été tirée qui fut jouée pendant deux ans aux Etats-Unis, et qui est actuellement représentée dans quarante-cinq théâtres allemands. Il est même question d'en tirer un film, avec la célèbre Audrey Hepburn, hollandaise de naissance, pour principale interprète.

Le nom d'Anne Frank est devenu un symbole. C'est pourquoi la maison d'Amsterdam où elle fut arrêtée va devenir un musée. En Israël, une plantation de jeunes arbres, près de Jérusalem, porte le nom de « Forêt Anne Frank ».

Des milliers d'écoliers et d'écolières, en Allemagne, ont lu le Journal d'Anne Frank et à Hambourg, plusieurs d'entre eux décident de faire un pèlerinage à Bergen-Belsen. Des adultes et d'autres écoliers, venus nombreux, des provinces avoisinantes, se sont joints à eux, le 17 mars 1957, pour déposer des fleurs sur la tombe de la petite Juive, et le pèlerinage prit le caractère d'une véritable manifestation. Après la cérémonie religieuse et la visite au camp, M. Eric Lueth, président de la « Société pour la collaboration des chrétiens et des israélites » déclara : « Anne Frank et les 30.000 victimes qui sont enterrées ici sont mortes parce qu'il nous a manqué le courage de nous lever contre la tyrannie. »

« La tâche des jeunes maintenant est de réconcilier les vivants avec les morts et d'être plus hardis dans le futur ! »

Un ancien membre des Jeunesses hitlériennes, Hans Nüssen, qui, en 1948, était allé en Israël pour aider de ses propres mains à la création de ce pays, lut un message du peuple israélien.

Il n'est pas étonnant que le Révérend Père Riquet, dans le sermon qu'il pro-



ANNE FRANK

nonça à Notre-Dame, le Jour National de la Déportation, ait longuement parlé d'Anne Frank.

« Dans son Journal, a-t-il dit, la jeunesse allemande d'aujourd'hui a reconnu une âme sœur de la sienne, une âme de jeune, affrontée comme elle à ce monde équivoque des adultes et des vieux. Cette jeunesse ne veut pas se laisser emprisonner par le passé, se laisser intoxiquer par les ressentiments d'hier... »

Plus loin, il cite une des dernières pages du Journal :

« Il m'est absolument impossible de tout construire sur une base de mort, de misère et de confusion. Je vois le monde de plus en plus transformé en désert, j'entends toujours plus fort le grondement du tonnerre qui approche et qui annonce probablement notre mort ; je compatissais à la douleur de millions de gens et, pourtant, quand je regarde le ciel, je pense que cela changera et que tout redeviendra beau, que même ces jours impitoyables prendront fin, que le monde connaîtra de nouveau l'ordre, le repos et la paix. »

Anne Frank est morte, mais la voix pure de cette enfant de treize ans a fait le tour d'un monde qui sent peser sur lui la responsabilité de sa mort, et provoque, chez les uns ou chez les autres, de salutaires retours sur eux-mêmes.

Cet étonnant retentissement nous encourage à ne jamais désespérer. L'effort le plus humble porte un jour ses fruits ; et il suffit, parfois, d'un cri de vérité, d'un geste d'amour, pour arrêter des armées en marche.

ANNE FERNIER

(1) Calmann-Lévy, éditeurs.

LE STRUTHOF

Le camp de Natzwiller-Struthof, situé face au Donon, à cinquante kilomètres environ de Strasbourg, fut, sur le sol de France, le seul camp d'extermination allemand. Des milliers de nos camarades y sont morts de faim, de froid, d'épuisement et de mauvais traitements.

Nous avons voulu qu'il soit le Haut-Lieu de la Souffrance où les générations futures pourront, en s'inclinant, comprendre la grandeur du sacrifice consenti pour la défense de la Liberté.

Le Struthof a été classé monument historique. Il représentera désormais la matérialisation synthétisée du régime concentrationnaire. Le Mémorial en constituera l'évocation unique, ce qui lui donnera sa pleine signification.

Le projet comprend trois parties :

1) Conservation des éléments caractéristiques des camps de concentration allemands : baraques, bunker, crématoire, miradors, barbelés, chemins de ronde, place d'appel où, pendant des heures, les malheureux déportés étaient exposés au froid et aux sévices de leurs gardiens. Sur chaque plate-forme, une stèle s'élèvera portant le nom de chacun des camps de déportation implantés en Allemagne et rappelant ses kommandos.

2) Une nécropole nationale sera aménagée dans le périmètre du camp pour qu'y reposent les corps des déportés français rapatriés et non réclamés par leurs familles.

L'emplacement sur lequel étaient répandues les cendres des déportés, après leur crémation, sera également sauvegardé et constituera un lieu de recueillement.

3) Un monument important s'élèvera dominant la vallée : sculpté dans la pierre, un déporté stylisé symbolisera la souffrance des concentrationnaires et perpétuera la mémoire de ceux qui, par leur sacrifice, sauvegardèrent l'honneur de la Patrie.

Afin de réaliser ce projet, un Comité national a été constitué, des Comités départementaux ont été créés et l'on peut déjà dire qu'ils ont bien rempli leur mission.

Il en est des réalisations comme des idées, leur long cheminement est la preuve de la patience de l'être humain

qui grignote le temps et finit toujours par arriver au but qu'il s'est assigné.

Il en est de même pour notre projet de Struthof qui sera bientôt, nous l'espérons, la preuve du témoignage des Vivants aux Morts.

Diverses manifestations et cérémonies ont été faites pour collecter les fonds nécessaires à la réalisation de cette œuvre grandiose.

Le Comité National pour l'Erection et la Conservation du Mémorial au Struthof a fait éditer un livre, d'une présentation sobre, illustré de dessins et photographies qui rappellent à tous ce que fut la véritable déportation.



L'OGRESSE
Une aufseherin du camp de Holleischen

La préface du Dr Bouthien résume clairement l'horreur du système concentrationnaire ; les chapitres suivants évoquent la misère de chaque camp. Nous devons ce prodigieux travail au Comité d'Histoire de la deuxième guerre mondiale qui, grâce aux archives qu'il a constituées, a retracé une fresque historiquement exacte de ce que fut l'univers concentrationnaire.

Le Comité National, par l'organe de sa Commission exécutive, a décidé qu'une médaille serait frappée. Son exécution a été confiée à un artiste de grand talent, Mme J.-H. Soeffin ; elle y a mis tout son génie artistique. Cette médaille sera le témoignage, gravé dans le métal, de ce souvenir qu'a voulu consacrer dans la pierre notre Comité National.

Le projet du Monument est dû aux talents de l'architecte Monnet et du sculpteur Fainaut.

S'il est un souhait que nous pouvons formuler, c'est l'achèvement de notre projet qui perpétuera pour la postérité le Souvenir de nos Morts.

BERTHE THIRIART

Livre du Struthof : 200 fr.
Médaille : 1.000 fr.

LES VIEUX PARENTS RESTÉS SEULS

Au cours des cérémonies patriotiques qui commémorent le sacrifice des combattants, nous voyons, parfois, dans la foule, des gens courbés par l'âge et la peine qui se recueillent solitairement. Ils évoquent ce chant de Dalcroze :

« Nous avons voulu suivre le cortège
Pauvre vieux n'ayant plus le cœur
[bien gai.] »

Ce sont les parents de nos camarades morts au champ d'honneur ou au camp, et qui, bien souvent, n'ont plus d'autres enfants pour soutenir et éclairer leur triste vieillesse.

Ils n'ont plus qu'une joie, mélancolique, parler de l'être disparu avec ceux qui l'ont connu ; plus qu'une consolation, l'espoir de le retrouver dans le monde mystérieux de la mort. Bien souvent, ils vivent dans une demi-misère, dignement. Ils savent que des associations dévouées sont prêtes à les aider, mais ils ne demandent rien. Leur douleur est trop grande, ils se cachent.

C'est à nous de les retrouver, sans bruit, par le réseau de la solidarité et du souvenir. N'est-il pas terrible de penser que le vieux père ou la vieille maman d'une camarade qui a succombé à nos côtés termine sa vie dans un hospice ou dans des conditions précaires ? Et cependant, nous pouvons les aider discrètement, s'il en est besoin, nous pouvons, surtout, les entourer, leur parler de celle qu'ils aimaient, évoquer un moment de sa vie qu'ils ne connaissent pas encore, leur apporter des détails dont ils sont avides et qui leur donne, un instant, l'illusion de vivre avec la disparue. Depuis longtemps, des camarades, isolément, sont allées porter le message des mourantes à leur famille. Mais, de temps en temps, on découvre la solitude et l'injuste destinée de vieillards oubliés.

Allons à leur recherche. Dans les campagnes isolées, que les voisins, les amis nous les signalent. A Paris, le foyer de l'A.D.I.R., qui est en train de se créer, nous permettra de les recevoir, de les honorer. Nous sommes toutes un peu leurs filles, et quoique nous ayons, souvent, le sentiment d'être accablées par la fatigue et les tâches quotidiennes à assumer, nous trouverons toujours des forces et nous soustrairons toujours quelques heures à notre emploi du temps pour les vieux parents restés seuls.

Devant la demande croissante,

Les ÉDITIONS DE MINUIT

avec l'accord de l'A-D.I.R.

reéditent

L'ALGERIE EN 1957

par Germaine TILLION

« Quelle sera l'Algérie nouvelle ? Tout ce que nous pouvons savoir c'est qu'elle sera une tâche très dure et qui ne sera entreprise avec chance de succès qu'à partir des données que Germaine Tillion analyse dans l'ALGERIE EN 1957. »

« Le Monde »,
11 juin 1957.



Dessin de J. Lherminier

CE QU'IL FAUT SAVOIR

Notre Enquête

(Suite)

LE DEPORTE INCONNU.

Par une température hivernale, accompagnée de brouillards et de bourrasques de neige, une cérémonie émouvante dans sa simplicité s'est déroulée le 7 mai au camp du Struthof.

Un déporté inconnu, mort en Allemagne dans un camp d'extermination nazi, a été réinhumé.

Porté à bras d'homme, le cercueil a été mis en terre dans le cimetière nouvellement aménagé au camp. La tombe du « Déporté Inconnu » aura la même valeur symbolique que le tombeau sous l'Arc de Triomphe.

TIMBRES COMMEMORATIFS.

Une série de cinq timbres commémoratifs intitulée « Héros de la Résistance », aux effigies de Jean Moulin, Honoré d'Estienne d'Orves, Robert Keller, Pierre Brossolette et Jean-Baptiste Lebas a paru le 18 mai. A cette occasion, une exposition philatélique, avec bureau de poste temporaire, s'est tenue pendant trois jours au Ministère des P.T.T., avenue de Ségur.

Plusieurs de nos camarades se sont étonnées qu'aucune héroïne de la Résistance n'ait été mise à l'honneur en même temps que ses frères de combat. Nous sommes en mesure d'affirmer que la prochaine série « Héros de la Résistance », qui sortira vraisemblablement en automne, commémorera le souvenir de Françaises qui ont vaillamment pris part à la lutte clandestine, se sont tuées sous la torture et sont mortes héroïquement après un long martyre.

AUBOUÉ

Le 24 mars 1957, plus de dix mille personnes avaient répondu à l'appel du Comité National de la Résistance, et s'étaient rassemblées à Auboué, commune lorraine douloureusement éprouvée pendant l'occupation allemande, pour protester contre la nomination du général Hans Speidel au commandement des forces terrestres Centre-Europe de l'O.T.A.N.

Cette manifestation comprenait des délégations étrangères et prit un caractère international.

M. Bertrand, maire d'Auboué, M. Jacques Debu-Bridel, membre fondateur du C.N.R., prirent la parole; et sans haine ni passion, exprimèrent les raisons de leur opposition à la nomination de Speidel, ancien chef d'état-major du commandant militaire de la France occupée, von Stulpnagel.

TOMBEAU DU MARTYR JUIF INCONNU

Le Comité Exécutif du Mémorial du Martyr Juif Inconnu et le Comité Directeur du Centre de Documentation Juive Contemporaine invitent les membres de l'A.D.I.R. et leurs amis à une visite détaillée de la Crypte et du Musée du Mémorial ainsi que des Archives du Centre de Documentation.

Nous serions reconnaissantes aux camarades qui seraient intéressées par cette visite de bien vouloir nous en informer, afin que nous puissions choisir une date avec M. le Président du Comité Exécutif.

Par décision du Gouvernement de la République, une cérémonie au Mémorial du Martyr Juif Inconnu a été incluse au programme officiel des manifestations de la Journée Nationale de la Déportation.

Plusieurs camarades y assisteront. Denise Côme et Berthe Thiriart ont déposé une couronne de bleuets.

Il est absolument normal qu'un enfant, en apprenant les épreuves de ses parents, se mette à pleurer. Sa sensibilité ne peut ni ne doit être constamment à l'abri de tout choc; ce ne serait pas une façon normale d'aborder la vie.

Non seulement les contes de fées, mais encore l'histoire sainte, l'histoire du monde, comportent des récits aussi terrible que la déportation et l'extermination. On replacera donc ces événements, déjà anciens pour l'enfant puisqu'ils précèdent généralement sa naissance, dans l'évolution historique; on évitera de développer en lui de la haine pour le pays et le peuple allemands. On dira la responsabilité des nazis et de leur chef Hitler, en soulignant sa folie orgueilleuse et cruelle. Ce sera l'occasion, également, de développer en eux le respect de la liberté et de l'homme.

L'enfant qui sait que ses parents ont souffert en déportation les voit vivants, et par conséquent se trouve, à mon avis, dans une situation moins difficile que

ceux (et nous en avons connus) dont toute la famille a péri dans des camps d'extermination. Ils ne pouvaient cependant ignorer cette réalité.

Nous ne voudrions pas cependant que les parents en concluent qu'ils sont obligés de dire à leurs enfants des choses qu'eux-mêmes préfèrent oublier. Beaucoup des anciens déportés que nous connaissons ne parlent jamais de leurs épreuves, comme s'ils avaient rayé de leur vie certains souvenirs. Les parents qui seraient de ceux-là ont toujours le droit de répondre à l'enfant qui les interroge : « Oui, j'ai été déporté. Mais je n'ai pas envie d'en parler, ce sont de mauvais souvenirs, et si tu veux savoir ce qui se passait, tu le liras dans un livre ou tu l'apprendras à l'école. » Il est d'ailleurs utile de préciser aussi que la façon dont on parle aux enfants variera nécessairement suivant l'âge. Mais être sincère (ne pas mentir), ce n'est pas forcément toujours tout dire.

DOCTEUR JULIETTE BOUTONIER

L'ACTIVITÉ DE LA C. I. C. R. C.

La trentième conférence de la Commission Internationale contre le Régime Concentrationnaire s'est tenue à Bruxelles, le samedi 6 avril 1957. L'A.D.I.R. était représentée.

Entre autres questions, l'ordre du jour prévoyait :

- un rapport sur le Livre Blanc concernant le travail forcé en Chine;
- un rapport sur l'activité de la C.I.C.R.C. à l'O.N.U., particulièrement dans l'affaire hongroise, et la question des conditions d'internement en Algérie.

Plusieurs associations d'anciens déportés (l'ADIR, l'UNADIF, la FNDIR et l'ANFROMF), émues par les campagnes de presse relatives aux conditions d'internement en Algérie, ont pris la décision de demander à la C.I.C.R.C. de faire une enquête sur les faits qui sont de sa compétence. Comme nous l'ont dit nos camarades belges, hollandais, norvégiens, la C.I.C.R.C. ne pouvait pas différer davantage une enquête sur la question algérienne. La C.I.C.R.C. a confié à L. Martin-Chauffier la charge de constituer le dossier.

Au cours de la dernière réunion internationale (18 mai 1957) à Bruxelles, David Rousset informa la Commission du résultat des démarches (dont la C.I.C.R.C. l'avait chargé) qu'il a effectués auprès du Président du Conseil; M. Guy Mollet autorise la Commission d'enquête sur place dans ses conditions de travail habituel; M. Lacoste donne son accord.

Aussitôt, le Bureau de la C.I.C.R.C. a proposé à la Commission internationale la nomination de trois membres étrangers constituant la Commission d'enquête; celle-ci fut approuvée à l'unanimité; la Presse nous en a informée.

La Commission demandera à voir tout ce qui est de son ressort en quelque lieu que ce soit.

Nous prions instamment nos camarades de nous adresser des textes, souvenirs de déportation ou de résistance, poèmes, nouvelles, etc., des photographies, des dessins, des avis pour la Tribune libre, bref tout ce qui peut contribuer à la vie de « Voix et Visages ».



Malgré sa misère elle a sauvé sa dignité de femme

SATURNE

Cahier mensuel de la C.I.C.R.C.

Sommaire du n° 12 — Mars-avril 1957
Pour l'Algérie, rien que la vérité, Louis

Martin-Chauffier, Théo Bernard.
Révolution et contre-révolution en Chine,
David Rousset, Pierre Montader, Léon Trivière.

Difficultés d'une renaissance, Paul Barton, P. Bonuzzi, K.-A. Jelenski.

Commission internationale
contre le régime concentrationnaire

SECTION PARISIENNE
SORTIE DU 26 MAI 1957

Par ce radieux dimanche de mai, un car a emmené une quarantaine de camarades en pleine forêt de Fontainebleau, dans une ancienne maison forestière louée à M. et Mme Postel-Vinay.

Sur l'herbe du jardin, que le maître de maison venait de faucher pour la circonstance, des groupes joyeux débballèrent leurs provisions et les enfants d'Anise, auxquels s'étaient joints deux petits amis, servirent gentiment du vin, de la bière, du cidre — et, pour finir, du champagne !

Cette après-midi de plein-air se termina par un excellent goûter chez Gabrielle Ferrières, à Yebles, en Seine-et-Marne. M. Ferrières fit les honneurs de « Chantepie », maison paysanne située sur la paisible place de l'Eglise et arrangée avec un goût exquis.

Enchantées de leur excursion, les adhérentes de la Section Parisienne sont très reconnaissantes aux camarades qui l'ont organisée, ainsi qu'à ceux qui les ont si chaleureusement reçues.

SECTION LOIRET-CENTRE

Notre réunion de printemps s'est tenue le dimanche 12 mai dans le cadre riant du Vendomois.

Nous sommes allés d'abord porter une gerbe au Monument aux Morts où s'inscrivent parmi les noms des Déportés de la Résistance deux fois le nom d'« Emond » (mari et beau-père de Mme Emond) et celui de Mme Chollet dont tant de camarades ont gardé un souvenir si vivant.

M. Buller, président de l'U.N.A.D.I.F. de Blois, si bienveillant pour notre Associa-

tion, M. Chollet, de Vendôme, nous avaient fait l'amitié de se joindre à nous.

Une amicale réception-apéritif chez France Emond, avec Mlle Billard de Vendôme, fut le point de ralliement des fidèles de l'Orléanais et du Blésois. Nous avons eu la joie de voir arriver Mimi Dubois de Tours pilotée par la dévouée Mme Gattignon, qui fit revivre le souvenir de quelques camarades Tourangelles non rentrées.

C'est à Troo qu'une vingtaine de nos camarades se retrouvèrent dans un très beau site du bord du Loir, à l'Hôtel Ariana, pour un excellent déjeuner. Suzanne Gainche (32.000) et son mari déportés nous y attendaient; ils venaient d'Alençon pour reprendre un contact perdu depuis 1946. Quelle joie de nous revoir. Mme Engoumé, après des péripéties de voyage, nous y retrouvait. Elle avait sacrifié son dimanche familial pour prendre contact avec notre section, mieux nous connaître et mieux nous conseiller.

Enfin, Suzanne Fournery et Mme Fournery n'avaient pas craint de faire ce long trajet qui les séparait de Saint-Ay pour passer l'après-midi avec nous.

Nous avons regretté beaucoup d'absents pour maladie ou empêchés.

Vers 17 heures, tout un groupe dû nous quitter pour obligations familiales. Pilotés par Mme Emond, les autres allèrent saluer le château de Ronsard, puis visiter le château de Ponce aux magnifiques charmes, où le propriétaire fut un guide passionné de la sculpture Renaissance et sut nous faire partager son admiration.

Dispersion rapide à cause des kilomètres à franchir pour les retour, toutes heureuses de cette amitié que l'on ne peut réellement trouver que dans la grande détresse des camps.

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Notre camarade Marie-Jo Chombard, de Lauwe, a eu un 4^e enfant, Pascal. Paris, avril 1957.

Olivier Nick et Bertrand Niaudet, 15^e et 16^e petits-enfants de notre Présidente Mme Delmas. Paris, 18 avril et 23 mai 1957.

MARIAGES

Notre camarade H. Le Belzic a épousé M. Thomas. La Crau (Var), 1^{er} avril 1957.

Danielle Nassan, petite-fille de notre camarade Mme Mené, a épousé M. Camille Debat. Sauviac, le 27 avril 1957.

DECES

Notre camarade Mme Cornu-Machefert est décédée accidentellement. Toulouse, le 30 avril 1957.

Notre camarade Mlle M. Dobigeon a perdu sa mère. Nantes, le 29 mars 1957.

Notre camarade Mme Kauffmann a perdu sa fille Anne-Marie. Paris, le 15 mars 1957.

Notre camarade Mme Moneris a perdu son mari. Coulange, le 3 mars 1957.

Notre camarade Mme Thomas Le Belzic a perdu sa mère. La Crau, le 16 avril 1957.

DECORATIONS

La Médaille de la France Libérée a été attribuée à Mmes Fade, née Lachize Eugénie, Roanne (Loire); Fleury, née Marie Jacqueline, Versailles (Seine-et-Oise); Marie, née Parmentier Marceline, Versailles (Seine-et-Oise).

— Mmes Claudel, Josselin et Bisserier ont été promues chevalier de la Légion d'Honneur.

AVIS

Le Ministère des Anciens Combattants nous prie d'insérer le communiqué suivant :

L'attention des candidats éventuels à la « Médaille de la France Libérée » est attirée sur le fait que les demandes tendant à obtenir cette décoration seront irrecevables à l'expiration du délai de trois mois, suivant la date de la publication au Journal officiel du décret du 2 avril 1957, établissant la forclusion. (J.O. du 7 avril 1957.)

Le dernier délai de dépôt des demandes est donc le 7 juillet 1957.

ANNONCE

Qui a besoin d'une machine à coudre ?

RECHERCHES

Camilla Duodrakova cherche Française, fille d'un hôtelier de Paris, emmenée par les Allemands comme otage à l'âge de 14 ans, puis envoyée en Afrique du Nord et ensuite à Ravensbrück.

Mme Jacquot demande si une camarade a connu Andrieux Violette n° 27.985, partie de Compiègne le 1^{er} ou 2 février 1944 et arrivée à Ravensbrück le 4 février 1944.

La Commission Nationale D.I.R. (Déportés, Internés Résistants) a accepté à la majorité de réexaminer tous les dossiers de demande de carte D.I.R. qui avaient été rejetés.

PÉLERINAGE

BUCHENWALD, 28-30 juin 1957

Train spécial à Strasbourg le 27 juin. Départ vers 22 heures.

Le 27 juin, à 12 h. 25, à Paris (gare de l'Est), dans le train ordinaire Paris-Strasbourg, des places seront réservées pour les pèlerins passant par Paris pour rejoindre Strasbourg.

Le 27 juin, à partir de 15 heures, au Syndicat d'Initiative de Strasbourg tous les pèlerins, sans exception, devront retirer le billet donnant droit au train spécial.

HORAIRE

Départ de Strasbourg : jeudi 27 juin vers 22 heures (l'heure exacte sera communiquée ultérieurement).

Arrivée à Weimar : vendredi 29 juin à 9 h. 56 du matin.

Sauf modification :

28 juin : visite facultative du camp.

29 juin : visite des travaux du mémorial.

30 juin : cérémonie sur la place d'appel du camp de Buchenwald.

1^{er} juillet : départ de Weimar vers 20 heures.

2 juillet : arrivée à Strasbourg vers du matin.

PRIX

Voyage aller et retour (y compris hébergement et tous autres frais) :

A partir de Strasbourg 5.000 fr.

Pour les cheminots bénéficiant d'un permis international 3.000 fr.

N. B. — Pour le bulletin d'inscription et les conseils pratiques aux pèlerins, prière de s'adresser à l'Amicale de Buchenwald, 10, rue Leroux, Paris (16^e).

DECRET N° 57-289 DU 9 MARS

Les Grands Invalides et les Veuves de Guerre sont obligatoirement affiliés à la Sécurité Sociale en vertu de la loi du 29 juillet 1950.

Parmi eux, il en est qui sont également immatriculés en qualité de retraités. Il s'ensuit qu'ils acquittent deux cotisations distinctes, l'une sur leur pension d'invalidité, l'autre sur leur pension de retraite.

Désormais, ainsi que le prévoit le décret du 9 mars 1957, l'assiette de la cotisation ne pourra excéder, en ce qui les concerne, le plafond servant de base au calcul des cotisations du régime général, soit actuellement 528.000 fr. par an.

Les cotisations versées en trop au cours de l'année seront remboursées aux intéressés, sur leur demande, l'année suivante.

Enfin, un avantage supplémentaire est consenti par un second décret aux mêmes victimes de guerre dont le taux de la cotisation est ramenée de 1,25 à 0,75 %.

LEVEE DE FORCLUSION

Les titulaires de la carte du Combattant qui, âgés de 50 ans au 7 janvier 1954, n'avaient formulé leur demande de retraite qu'à partir de cette date, ne pouvaient, aux termes de la loi du 31 décembre 1953, être mis en possession de cette retraite qu'à l'âge de 65 ans. Or, de nouvelles dispositions législatives leur permettent dès maintenant le bénéfice de la retraite aux taux correspondants à l'âge, à condition que la demande soit formulée avant le 1^{er} janvier 1958.

Le Gérant Responsable : A Postel-Vinay
Imp. Lescaret, 2, rue Cardinale, Paris.